

Voyons, voyons, n'est-il pas vrai, mes amis, que l'on croit rêver en lisant ces lignes ? Et cependant, rien n'est plus exact, rien n'est plus rigoureusement vrai.

Et quand on songe aux bénéfiques fabuleux que va rapporter cette découverte !

\*.\* Les procédés du Dr Emmens ne sont pas connus, on n'en sait que ce qu'il a bien voulu donner au public, mais dans une autre lettre le savant américain parle de l'intervention, pour la préparation de l'argentaurum, de l'action des rayons du soleil.

C'est à croire qu'il est parvenu à emmagasiner et à solidifier la lumière.

Et à ce propos, la *Nature* dit qu'il y a trente ans, un chimiste français, M. Tiffereau, avait réussi, dans trois expériences exécutées à Gradalaja et à Colina (Mexique) à produire de l'or en traitant par l'acide azotique exposé à l'action solaire, de la limaille d'argent du pays, mélangée avec de la limaille de cuivre, dans la proportion adoptée par la Monnaie pour les dollars.

M. Tiffereau, revenu en France, chercha vainement à reproduire cette transformation ; mais les conditions n'étaient plus les mêmes et ses affirmations répétées n'eurent d'autre résultat que de le faire passer pour un halluciné aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas.

Il est impossible de ne pas être frappé des grandes ressemblances qui existent entre son procédé et celui du Dr Emmens, qui a eu, du reste, la bonne grâce de le reconnaître et, le 6 juillet dernier, il écrivait à M. Tiffereau, en lui signalant sa découverte :

—“ Cela vous rappellera votre propre expérience et vous donnera la satisfaction de constater que vous êtes engagé dans la bonne voie.”

On voit tant de choses étonnantes de nos jours, que le mieux à faire est de ne plus s'étonner de rien.

\*.\* Une religieuse centenaire !

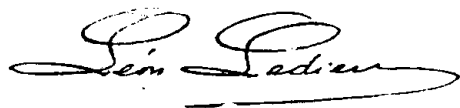
Une Ursuline, née en Artois, va bientôt avoir cent ans.

On va célébrer, dit un journal d'Arras, dans quelques mois, au couvent des Ursulines de Boulogne-sur-mer, le centenaire d'une des religieuses de cette institution. La sœur Sainte-Marie-Louise est née à Hermelinghen (Pas-de-Calais) au mois de mars 1798 et n'a pas quitté le couvent depuis plus de quatre-vingts ans.

Quatre-vingts ans !

Des générations se sont succédées depuis qu'elle a franchi les portes du monastère pour se donner à Dieu, deux empires, trois royautes et deux républiques ont passé, mais pour la bonne et vénérable religieuse rien n'a changé, tout a été immuable dans la vie calme et réglée du couvent.

Que Dieu bénisse le centenaire de Sœur Sainte-Marie-Louise !



### LETTRE AUX ENFANTS PAUVRES

Mes bien aimés, c'est un beau titre, que vous portez !

Et c'est si vrai que le bon Dieu, lorsqu'il était sur terre, ne s'arrêtait qu'aux petits enfants, n'aimait que les pauvres.

Oh ! pourquoi faut-il que les hommes en général, les riches surtout, soient si durs, à quelque rang, à quelque classe qu'ils appartiennent ?...

Je vous disais, mes tout chéris, il y a quelques semaines, que nos grands amis de la *Presse*, un des journaux canadiens les plus répandus, ne s'inquiétant pas de l'esprit égoïste et rétrograde—en ces sentiments—de notre siècle, voulaient que tous, tous, entendez-vous ? de n'importe quelle race, de n'importe quelle religion, vous eussiez, au jour de l'an prochain, vos étrennes.

Nous devons leur être bien reconnaissants de cette

immense charité ! Vous, petits bien aimés, du plaisir, du bonheur qu'ils vous ont procurés déjà, qu'ils vous procureront encore ; nous, les grands, de nous associer à leur œuvre noblement douce, dans la mesure de nos moyens.

Il doit y avoir, certes, bien des traits des plus touchants dans les lettres que les rédacteurs ont reçues, leur apportant l'obole du pauvre, de la veuve : car les pauvres, voyez-vous, mes petits enfants, ont des cœurs d'or !

Mais, jugez de mon émotion, de ma joie, de mon bonheur, en recevant un de ces jours une lettre que, dans le plus grand secret, je vais vous transcrire : n'en dites rien, mes petits anges ; on m'en voudrait, je suis sûr !...—Mais non : une personne aussi bonne, jamais ne pourra garder rancune d'une petite indiscretion ?...

Avec mes compagnons d'armes, je répète : “ Fais ce que dois, advienne que pourra ! ”—Et je commence... mon indiscretion :

...septembre 1897.

A M. Firmin Picard.

Monsieur.—Décidément toutes les émotions les plus vives et même les plus douces me doivent être *voiturrées* par votre journal.

Moi qui n'ai jamais été assez riche pour me payer cette joie incomparable du sourire reconnaissant d'un petit pauvre, j'ai eu peine à en croire mes yeux (peu habitués à ces découvertes) en lisant dans la liste des numéros gagnants du mois dernier le numéro...

O ma bonne étoile ! un dollar à moi, bien à moi—que je puis ajouter aux fonds d'étrennes pour les petits pauvres !

Veillez être mon interprète et joindre au trésor de la *Presse* cette obole.

Il est vrai de dire que le bonheur qui nous arrive fait toujours plus vivement sentir celui qui nous manque : me voici toute triste d'avoir manqué le *gros lot* et je rêve, malgré moi, avec mélancolie, à un régime de poupées et à une montagne de bonbons dont il eût pu être le prix.

Merci, monsieur ; veuillez, etc.

GEORGINE B.

Me remercier, mes petits amours, de me donner la joie de porter à la *Presse* ce billet d'un dollar, devant servir à amener le sourire de félicité sur plus d'une de vos bouches mignonnes !... Quand c'est moi qui ai le cœur plein de gratitude d'une telle confiance, d'un tel honneur !

Je n'oserais jamais vous dire, mes petits enfants, que cette magnifique offrande vous vient d'une des plumes les plus suaves de notre belle province : s j'avais l'audace de vous dire cela, je crois bien que... je m'en voudrais, votre gracieuse bienfaitrice ne pouvant éprouver de tels sentiments !

Que je voudrais donc, moi aussi, être riche encore ! J'étais si heureux alors de pouvoir faire des heureux !...

Si je vous ai rapporté ce trait exquis, mes petits chéris, c'est... pour que d'autres en profitent.

Et aussi afin que, dans vos petits cœurs reconnaissants, vous disiez : “ Mon Dieu, protégez, bénissez nos bienfaiteurs, nos amis, veillez sur tous ceux qui nous aiment ! ”

Pour moi, mes petits Bien Aimés, n'ayant que cela, je vous envoie du fond du cœur, par notre journal des Familles, un doux baiser à chacun de vous, et serai toujours

Votre serviteur et ami



### PENSÉES AUTOMNALES

Un quart de siècle—et quelques années de plus—s'est appesanti sur ma tête, et déjà nombreux sont mes amis disparus pour toujours dans le gouffre de l'éternité.

Pourtant, à la plupart d'entre eux le présent et l'avenir souriaient.

Les uns, célibataires, voguaient à pleine voile sur la mer des plaisirs : les autres, mariés, goûtaient paisi-

blement les joies de la famille, montrant avec orgueil des rejets qui leur donnaient de belles espérances.

Tous occupaient de bonnes positions et ne demandaient qu'à vivre.

Pourquoi Dieu les a-t-il frappés alors qu'il épargnait ceux qui bataillaient avec la misère ? Le Maître Suprême a ses secrets, et il nous est impossible de les surprendre.

\*.\*

Lorsque je songe à cela, il me faut inévitablement choir dans un abîme de mélancolie.

La mort se présente à mes yeux sous ses faces les plus répoussantes comme les plus charmeuses ; je l'observe, je l'étudie, je la tourne et la retourne pour me bien familiariser avec elle.

Et je m'aperçois qu'elle m'attire et qu'elle me fait peur. Voici comment : La mort ne m'effraie pas pour moi-même, elle m'effraie pour les autres. Je voudrais la voir m'enlever, et je déplore la perte de ceux qu'elle fait disparaître.

Ce sentiment complexe est fait de pitié, de lassitude et de découragement peut-être ! De pitié, parce que je pense au vide que crée dans les familles le départ des êtres qui étaient nécessaires ; de lassitude et de découragement, parce que je vous dis que, ne pouvant atteindre le modeste but que je me suis proposé, il vaut bien mieux en finir avec cette existence que je hais dans ces conditions.

Dans ces moments, il me faut appeler à mon secours la religion de mes pères et la philosophie du jour pour me convaincre que la dernière partie de mon sentiment n'est pas d'un brave, puisque le serviteur de Dieu ne doit pas désirer sa fin pour de semblables raisons, puisque l'homme honnête et courageux doit remplir son devoir, si humble qu'il soit.

\*.\*

La mort fauche à droite et à gauche sans discernement, c'est vrai. L'implacable moissonneuse fait sa trouée parmi les humains sans relâche—c'est son devoir. Pleurons ceux qui succombent, mais ne désirons pas leur sort. Remplissons notre tâche, attendant, sans la désirer, l'heure de la délivrance.

La mort doit être la récompense des bons travailleurs ici-bas. Faisons notre possible pour la bien mériter.

Chose certaine, méritant ou non, elle viendra un jour ou l'autre s'asseoir à mon chevet.

Je l'attends sans crainte. Mais, si elle n'était ni sourde, ni aveugle, ni insensible, je lui dirais ceci :

“ O déesse ! il me répugne de mourir lentement, que ce soit vite fait.

“ O déesse ! je ne veux pas mourir alors que la terre est enveloppée de frimas ; je préférerais que tu viennes me chercher par un long jour d'été, avec son soleil resplendissant, son atmosphère douce et parfumée, remplie de chants joyeux, de battements d'ailes, de frissons d'amour. Il me semble qu'alors je plierais bagage presque gaiement, en songeant que là-haut la scène est encore plus belle et que mon corps ira reposer dans un petit coin de terre que l'on recouvrira des fleurs que j'ai tant aimées durant ma vie.”



### LA VILLE DE PESCHAWAR

(Voir gravure)

Sur les frontières de l'Afghanistan, dans les Indes Anglaises, se trouve la ville de Peshawar—que nos confrères ont défigurée en Peshaver—. Cette ville est au nord de l'Inde Anglaise, et compte près de quatre-vingt-mille habitants.

Les Anglais la croyaient à l'abri de toute tentative de ses ennemis : mais le jeudi, 30 septembre dernier, un fort parti de fanatiques musulmans venait livrer combat à cinq milles à peine de Peshawar, quand on les pensait bien loin dans les montagnes.

Nous reproduisons une vue de cette ville.